

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

Dimanche 3 décembre.

Nous croyons devoir faire une petite observation en publiant l'extrait suivant du premier discours que le P. Lacordaire a prononcé, au commencement de l'Avant, à Notre-Dame de Paris. Suivant nous, il suit encore, et peut-être plus que jamais, l'effervescence d'une imagination qui nous a toujours paru plus éblouissante, nous dirions même plus excentrique et par conséquent étrange, que solide et précise. Cette excentricité peut-être excusable, utile, louable même dans les circonstances où il se trouve, mais ici nous reproduisons cette pièce plutôt comme un objet de curiosité et d'originalité, que comme pouvant être de quelque utilité.

Le R. P. Lacordaire a consacré sa première conférence à montrer l'importance des doctrines en général. Dans la première partie, il a traité de l'élevation de l'homme par les doctrines; dans la seconde, de la direction de l'homme par les doctrines. Après un court exorde, il s'est exprimé ainsi:

Certes, messieurs, après la bataille d'Arbelles, il n'y avait rien au monde de plus grand qu'Alexandre, ni de plus misérable que Darius. Alexandre avait passé l'Helléspont à la tête de 30,000 Macédoniens, dans le dessein de renverser le plus vaste empire qui fut alors; il avait réussi. Le Granique franchi, il avait défait les Perses à Issus, pris Tyr, poussé jusque en Egypte, et, revenu sur ses pas, il venait détruire dans Arbelles les dernières espérances de son adversaire. Quant à Darius, il n'avait plus d'armée; sa famille était prisonnière; ses capitales étaient envahies; et enfin, percé de coups de la main d'un traître, il était gisant sur un grand chemin. Dieu ne pouvait pas, ce semble, nous donner un exemple plus frappant de la puissance d'un côté, et de l'abaissement de l'autre. Et cependant, Messieurs, à ce moment même où tout était perdu, il y avait une ressource, et Darius pouvait mourir victorieux d'Alexandre; de l'abîme où il était descendu, il pouvait se lever, commander à l'histoire et conquérir la postérité. Il le pouvait, et c'est ce qu'il a fait. Au moment où l'avant-garde macédonienne s'avancait, un soldat se détacha et trouva Darius tout sanglant sur un chariot. Le roi lui dit: Donnez-moi à boire. Quand il eut bu, il rendit le vase au Macédonien, et lui adressa ces immortelles paroles: « Mon plus grand malheur est de ne pouvoir reconnaître un bienfait; mais Alexandre vous récompensera, et les dieux récompenseront Alexandre pour avoir épargné ma mère et ma femme. Je lui donne ma main par vous. »

Ainsi, Messieurs, le plus grand malheur de Darius, ce n'était pas d'avoir perdu son empire, c'était de ne pouvoir reconnaître le bienfait d'un verre d'eau; il ne maudissait pas son vainqueur, il croyait à sa magnanimité, et au moment suprême où il perdait tout par lui, il lui donnait la main en signe d'amitié. Jamais empire ne fut perdu avec une simplicité plus héroïque; car, voyez le voyez, il n'y a pas de faste dans ces paroles; tout sort du cœur pour aller au cœur d'Alexandre, l'un de ceux qui ont été les plus prodigieuses en paroles que la postérité a retenues. Pour moi, Messieurs, malgré le Granique, malgré Issus, malgré Arbelles, Darius est mort victorieux d'Alexandre, tant il y a quelque part dans les entrailles de l'homme une puissance qui remue et qui soumet l'avenir. Or, soumettre l'avenir, commander en mourant à ce qui n'est pas encore, c'est là, sans doute, la véritable puissance. Ce qui n'est puissant qu'à l'heure où l'on vit, ce qui est mesuré par l'heure qui nous a été donnée, ce n'est rien; un peu de terre, comme a dit Pascal, en finit pour jamais. Mais vivre au delà de soi, mais commander en n'étant plus, comme vous l'avez vu dans ce roi malheureux, voilà la puissance, voilà l'empire. Et qui la commande, cette puissance? qui le donne, cet empire? où en est le ressort? Je vous demande la permission de ne pas encore vous le dire.

Vous connaissez tous Jules César: c'est un de nos vieux amis de collège, et, pour ma part, je reviens toujours avec plaisir à ces vieux amis-là. Jules César... mais vous vous étonnerez peut-être que je vous parle de lui; vous me direz: Prédicateur, au fait! J'y suis, Messieurs; car tous les hommes illustres, toutes les vies mémorables, ce sont des monuments que Dieu a semés comme des jalons le long de l'humanité, pour lui apprendre des choses qui se lient à notre destinée. Dieu a écrit sur le bouclier de Jules César, comme il a écrit sur le front des étoiles, sur le sable des mers et dans le cœur de l'homme; et son doigt est partout; c'est à nous de lire ce qu'il a tracé. Parlons donc de Jules César.

Il venait de gagner la bataille de Pharsale; son compétiteur, Pompée, n'était plus; la république romaine rendait le dernier soupir; il s'agissait seulement de savoir si elle ne pousserait pas, à cette heure suprême, un gémissement digne d'elle; si dans cette poussière, qui était désormais condamnée, il n'y aurait pas encore assez de force pour prononcer quelque chose qui irait aux oreilles de la postérité, et qui condamnerait le victorieux. Caton s'en chargea; il s'ouvrit les veines dans Utique pour protester contre la victoire que les dieux avaient donnée à Jules César. Ce n'est pas, Messieurs, que je veuille faire l'éloge de ce que je dois appeler un crime. Il faut sans doute que l'homme vaincu supporte son sort, il faut qu'il accepte la défaite, qu'il s'élève au-dessus de sa fortune par une soumission magnanime et non par le meurtre de lui-même. Mais c'est là une doctrine que Caton ne connaissait pas aussi bien que nous, et sa mort volontaire frappa tellement ses concitoyens, réjouit tellement tous les vieux débris des cœurs romains que, jusque sous l'empire des Césars, ils ne pouvaient dans leurs écrits s'empêcher de le proclamer, et de le présenter comme un exemple mémorable de puissance sur soi-même à l'encontre de la fortune. Vous savez ce que le poète en a dit, lorsque représentant l'assemblée des héros élevés plus haut que la terre par leurs vertus, il ajoute que Caton les préside et leur donne des lois: *Hic dantem jura Catonem*. Auguste lut ou entendit lire cet hémistiche. Vous savez ce que disait un autre poète de cette époque, peignant tout le genre humain sous le pouvoir de César: *Præter atrocem animum Catonis; excepté l'âme invincible de Caton*; et un autre encore raminait ce vers célèbre: *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni; la cause du vainqueur plut aux dieux, mais la cause du vaincu plut à Caton*.

Suivez-moi maintenant dans Athènes. Là, dans cette prison, voici Socrate; il est condamné à mort pour avoir enseigné une doctrine plus pure que celle qui était alors enseignée dans le monde; il peut éviter la mort; on lui donne des moyens de fuir; il ne veut pas l'accepter, afin d'obéir aux lois de son pays, tout en laissant dans sa mort même une protestation contre l'injustice de ses juges. Il meurt vaincu aux yeux de son siècle, mais victorieux aux yeux de la postérité, et donnant encore ce troisième et plus mémorable exemple de la puissance de l'homme, parce que cette victoire, ce n'est pas par un crime qu'il l'obtient, mais c'est en respectant les lois divines, aussi bien que les lois humaines.

Cependant faisons un pas encore. Dans Patras un vieillard est condamné par un proconsul pour avoir refusé d'immoler aux dieux. Il est conduit au milieu de tout le peuple pour être attaché à une croix, et, retenant la multitude qui l'entoure et qui est prête, s'il dit un mot, à le délivrer, lorsqu'il est en face de l'instrument de son supplice, il s'arrête, il étend les mains, il prononce ces divines paroles: « O! croix si ardemment aimée! o! croix si longtemps désirée! o! croix enfin trouvée! reçois-moi du milieu des hommes et rends-moi à mon maître, qui m'a racheté par toi! » Ici, Messieurs, nous ne trouvons pas seulement la victoire de l'homme par une mort volontairement acceptée, mais nous trouvons l'amour de la mort, l'amour du supplice.

Et pour suivre les degrés de cette échelle que j'ai exposée rapidement devant vous, Darius n'avait pas choisi son sort, il avait combattu, il avait usé toutes les ressources de son Etat, tout le dévouement des siens; il avait succombé malgré lui; seulement, à la dernière heure, en ouvrant son âme, il avait trouvé en elle de quoi triompher au moment où il était perdu; il avait cherché dans l'ordre moral une victoire qui lui était refusée dans l'ordre de la force physique. Pour Caton, il avait choisi son sort; il pouvait vivre, il pouvait aller trouver son vainqueur, et sans tomber à ses genoux, obtenir de lui cette main que César était digne de lui donner. Il meurt donc parce qu'il le veut, pour ne pas voir son maître; il déclare à tout l'univers que cette mort est préférable à l'ignominie d'être sujet après avoir été sénateur de Rome. Socrate, c'est autre chose encore; il va bien autrement loin, et aussi son nom a surpassé ceux-là. Le nom de Darius n'est qu'un nom honorable; celui de Caton est magnifique, mais celui de Socrate est le nom le plus pur, le plus éloquent qui retentisse aux oreilles de l'humanité, et qu'elle ait pu produire par ses propres forces. Car Socrate mourant volontairement, acceptant ce qu'il pouvait éviter au moyen d'une fuite, ce que Dieu ne lui demandait pas, ce que les lois de la morale ne lui demandaient pas non plus, acceptant son sort, déclarant à la jeunesse athénienne qui avait reçu ses leçons, qu'il fallait mourir pour la vérité, être martyr d'elle,